

SIMON PIERRE ET SIMON LE MAGICIEN.

(Suite.)

VI.—CRAINTES.

L'apôtre des nations, le chef de la prédication, le grand Paul était dans les fers. On n'entendait plus dans les synagogues des Juifs, dans les maisons, sur les places cette voix puissante qui secouait les multitudes et amenait chaque jour de nouveaux croyants au bercail du Christ. Mais Pierre, quoique privé de son bienheureux frère, ne faisait pas défaut à l'œuvre divine. Dès les premiers jours, après avoir apaisé la colère de Dieu par la prière et par le jeûne, Pierre se décida à quitter la sûre et tranquille demeure du Viminal, d'où il se rendit en pèlerinages aux différentes églises, décidé à porter son quartier général au cœur du terrain de la guerre. Simon le Magicien n'avait donc que trop raison, lorsqu'il se plaignait à César, de ce que son implacable rival n'avait point de retraite fixe. Pierre, en effet, campait tantôt au Vatican, tantôt au Transtévère, tantôt ailleurs ; il était partout où se trouvait un groupe de chrétiens ; il apparaissait soit en plein jour, soit pendant la nuit obscure, dans les demeures particulières et dans les basiliques de la voie Sacrée et du Forum, dans les quartiers les plus populeux comme dans les moins habités, dans le palais de Néron même, où il allait encourager les fidèles de la maison de César : pourtant, personne n'aurait pu dire où Pierre recevait l'hospitalité.

Les adieux qu'il fit en quittant la demeure hospitalière des Pudence furent des plus tendres. Un soir, au coucher du soleil, pendant que l'apôtre priaît, l'esprit élevé dans une haute contemplation, Claudia Sabinilla vint frapper à la porte de la cellule secrète qu'il habitait et l'avertir que l'heure du repas était arrivée. Elle remplissait toujours en personne cet office, pour ne manquer aucune occasion d'offrir l'hommage de son respect à son bienheureux hôte ; elle était ordinairement accompagnée par Pudence, et, le plus souvent, suivie des chrétiennes de la famille ou d'autres frères qui sollicitaient cette faveur. Ce soir-là, elle était seule avec ses filles : elle portait plusieurs petits pains bruns, enveloppés dans une nappe très-blanche. Praxède tenait une carafe d'eau, plongée dans un rafraîchissoir, et une coupe d'argent. Pudencienne tenait un plat rempli de lupins doux. C'était le régal ordinaire de l'apôtre. (1) Le saint pénitent, comme s'il

(1) Un pauvre plat d'insipides lupins
Était pour Pierre un des meilleurs festins.

C'est ainsi que s'exprime Saint-Grégoire de Nazianze, *Eloge de la vertu*, poème II, vers 550. (Œuvres, édition Migne, t. III, p. 720.) Il est à remarquer qu'on cite cet exemple de Pierre, comme chose aussi connue que la vie austère de Saint Paul, de saint Jean-Baptiste et d'autres saints.

voyait placer devant lui un mets délicieux, sourit à la jeune fille et lui dit :

—Que Dieu vous bénisse, ma chère petite nourricière, et vous aussi, bonnes sœurs !

Les femmes s'inclinèrent pour baiser la main de l'Apôtre, et Claudia parla ainsi :

—Père, il m'est bien pénible de vous voir refuser toute autre nourriture, et pourtant. . . .

—Oh ! non, ma sœur, ne vous en tourmentez pas ; tout autre aliment me serait nuisible. Nous sommes en un temps d'affliction et de larmes, et le temps du sang ne tardera pas à venir. Avec cette nourriture-ci, on court plus léger à la lutte.

Les femmes se mirent à pleurer et Pudencienne cacha son visage dans ses deux mains. Pierre lui dit :

—Pourquoi vous affligez-vous ? C'est là une promesse de notre Sauveur, ce sera pour mon bien et celui de l'Eglise. Voudriez-vous que je n'allasse pas à la rencontre de ceux qui doivent me lier ? J'ai assez fui les ennemis, il faut maintenant que j'imité le divin Maître.

—Oui ! répondit la jeune vierge en tremblant, mais le divin Maître n'a pas fixé le temps, et vous le hâtez.

—Ce n'est pas moi, mais le Seigneur qui le hâte. Il a permis que la colonne de l'Eglise, notre Paul, fut brisée. . . .

Ici, une grosse larme tombait des yeux de Pierre.

—Je ne puis plus me cacher, continua-t-il ; il faut absolument que je quitte cette retraite pour porter secours à Israël en ruines.

—Est-ce que vous ne le faites pas tous les jours ? s'écria Claudia. Ne sortez-vous pas tous les jours pour aller prêcher ? Si notre hospitalité vous a déplu en quelque chose, ordonnez, vous serez obéi ! Vous savez bien, ô mon père, que vous êtes le seul maître de la maison. Pudence serait inconsolable, si vous nous quittiez pour aller ailleurs fixer votre demeure.

—Non, répondit Pierre, je ne quitte pas votre famille ; je la porte dans mon cœur ; de temps en temps je reviendrai dans cette cellule. Mais Rome toute entière doit désormais être ma maison.

Pudence, qui était survenu, ne réussit pas à ébranler la détermination prise par l'Apôtre. Comme il lui racontait que, ce jour-là même, il avait reçu de Démétrius de nouveaux avertissements touchant les pièges ourdis par Simon le Magicien, et notamment sur le dessein de cet homme d'accuser Pierre devant Néron, l'Apôtre répondit :

—Raison de plus pour sortir au plus vite de cette demeure. Je ne voudrais pas être pris dans la maison d'un homme tel que vous. Vous savez jusqu'à quel point César est irrité contre les sénateurs.

—Je le sais, il les destine à la mort, l'un après l'autre. (1) Je le sais : mais si c'était pour ce motif que vous quittiez ma demeure, vous feriez le plus grand tort à votre fils.

Et il posait sa main sur son cœur et regardait l'Apôtre d'un air suppliant.

—Vous savez bien que je ne fais pas grand cas de cette vie.

—Vous n'êtes pas seul, répondit Pierre en faisant allusion au danger de toute la famille.

A ces mots, Claudia et ses filles répondirent à la fois en se prosternant au pied du saint. Claudia disait :

—Hélas ! saint Père, qu'il ne soit jamais dit que notre péril, si péril il y a, vous éloigne de notre maison. Plût à Dieu que je fusse digne de souffrir pour Jésus-Christ comme nos frères !

Praxède répétait les mêmes paroles. Pudencienne, n'osant prendre part à la conversation à cause de sa jeunesse, restait agenouillée, les mains étendues, regardant pieusement le doux Père. Les larmes de ses yeux parlaient pour elle.

—Voyons, dit Pierre, ne vous affligez pas outre mesure. Je sais bien que tous, tant que vous êtes, vous considérez comme un gain de souffrir pour Notre-Seigneur. Mais je dois éviter à mes enfants toute occasion de souffrance inutile. Si je suis arrêté sur la place publique ou dans la demeure des pauvres gens, je ne mets personne en danger ; mais si j'étais pris ici, je compromettrais le sort de l'Eglise romaine. Soyons donc prudents comme le serpent. Ensuite, vous l'avez compris, ce n'est pas là ma seule raison. En tout cas, consolez-vous ; je viendrai souvent vous rendre visite, spécialement à l'heure où votre église sera rassemblée.

A cette promesse, ils respirèrent un peu.

—En attendant, continua le saint vieillard, je vous laisse le soin de veiller sur Paul, et de le consoler dans ses fers.

—O père ! s'écria Pudencienne qui ne put se contenir d'avantage, nous avons tant prié, nous avons envoyé tant de personnes, nous avons tout tenté... et cette prison ne peut s'ouvrir !

—Cela n'est que trop vrai, ajouta Claudia ; nous avons essayé de cent moyens pour lui faire parvenir quelques secours. Les gardiens sont inexorables. Tigellinus l'a désigné au centurion de garde comme coupable de l'èse-majesté, et l'a fait mettre au secret le plus absolu. Oh ! si la pauvre Thècle le savait !

—Précisément, écrivez-le-lui, dit Pierre avec calme ; écrivez-lui en mon nom et dites-lui qu'elle vienne à Rome dès qu'elle le pourra. Ce sera pour elle une consolation.

Les jeunes filles se sentirent soulagées par cette lueur d'espérance. Pierre fit le signe de la croix sur la table, et commença à manger les

(1) Suétone, Néron, 37, 39.

lupins, tout en continuant de causer courtoisement avec ses hôtes. Mais c'était pour la dernière fois. Lorsque la nuit fut entièrement venue, Pierre acheva ses prières, et réunissant autour de lui la bienveillante famille du sénateur, il donna à chacun de ses membres une bénédiction spéciale, tandis que les larmes coulaient de tous les yeux. Il prit ensuite le chemin des vallées du Vatican.

—Où est Pierre, demandaient les jours suivants les fidèles.

—On ne le sait, répondit quelqu'un.

—On sait seulement, reprenait un autre, que la nuit dernière il a officié dans l'église de l'Aventin.

—L'autre jour, il a tenu assemblée et a baptisé au cimetière Ostrianus.

—On l'a vu aux arènes de Lucine, dans la voie Aurélia, catéchisant les néophytes. On disait qu'il passerait la journée au Viminal, dans la maison de Pudence.

—Eh bien ! non : ce matin, à l'aube il parcourait déjà les rues du Vatican, dans les carrefours qu'habitent les chauffeurs de fournaise.

—A la sixième heure, je l'ai vu se promener librement dans les rues du Transtévère.

—Et personne ne l'importunait ?

—Bah ! il entre partout, toutes les maisons lui sont ouvertes. On m'a dit que le Juifs eux-mêmes l'entourent et le vénèrent. Ils lui présentent des malades, des aveugles, des sourds, des perclus ; Pierre bénit tout cela, et c'est une pluie de guérisons. . . Ceux qui ne peuvent arriver jusqu'à lui, tâchent de toucher au moins le bord de son manteau, et il en sort des merveilles. Quand il passe, son ombre même guérit les infirmes.

—Bien plus que les infirmes ! Dernièrement, elle a ressuscité un mort !

—Qu'en dit Simon le Magicien ?

—Il grince des dents et sèche de jalousie. D'autant plus que le mort était un tout jeune homme, dont le nom de famille m'échappe en ce moment, mais qui est un parent éloigné de César.

—En somme, Rome est remplie des miracles de Pierre (1) ; on en parle partout : c'est bien autre chose que Simon Icare !

—Aussi beaucoup de gens frémissent de colère.

—Oui, l'empereur, le diable et leurs affidés. Quant à moi, vive Pierre ! Frémisse qui voudra, pourvu que Jésus-Christ triomphe !

(1) Les miracles continuels de saint Pierre sont divinement attestés par les *Actes apostoliques*, II, 43 ; III, 7 ; V, 12-15, etc. Les miracles qu'il a opérés à Rome, ceux que laissent présumer les Actes des Apôtres sont confirmés par divers auteurs, notamment par Lactance, *Morts des persécuteurs*, n. 2 ; par l'auteur de la *Ruine de Jérusalem*, II, 2 ; dans les Œuvres de saint Ambroise, édit. Migne, t. I, p. 2068. Orosius, *Hist.* VII, 6, dit expressément : *Petrus Romam venit et salutarem cunctis credentibus fidem fidei verbo docuit, potentissimisque virtutibus approbavit.* Cette résurrection d'un mort se trouve rapportée dans les livres Clémentius et dans d'autres anciens mémoires.

C'est ainsi que les fidèles étaient pleins de joie et d'espoir au sujet des glories de l'apôtre. Mais lorsque le bruit de l'accusation portée contre lui par Simon le Magicien, dans la basilique Julienne, commença à se répandre, et qu'on ajouta que Tigellinus avait été chargé de mettre la main sur le saint, la vive affection filiale de néophytes pour leur cher père, changea en quelques instants toutes leurs pensées. Pierre ne pouvait se présenter dans aucune famille, et moins encore aux assemblées des églises sans être assiégé par mille affectueuses supplications de se soustraire au péril qui le menaçait. Paul était déjà prisonnier. Qu'advierait-il du troupeau, si l'on parvenait à lui enlever son suprême pasteur ? Quel avantage y aurait-il à se jeter à l'aventure entre les mains d'ennemis cruels, perfides, brutaux, outrecuidants ? On le suppliait de se retirer pendant quelques mois. Durant ce temps, Simon le magicien tomberait de lui-même en disgrâce. César, changeant comme il l'était, changerait peut-être d'intention et de desseins, au milieu des scènes et des frénésies de la Grèce. Alors, Pierre rentrerait dans le champ libre de la prédication. Le saint apôtre accueillait les craintes de ses enfants avec un visage paternellement doux et bienveillant, et répondait presque toujours par un sourire, qui semblait dire : " Le temps n'est plus où Pierre tremblait devant les ennemis de Jésus-Christ. "

En attendant, la saison favorable pour le voyage dans l'Achaïe approchait, et Néron avait ajourné à jour fixe les jeux Néroniens, et, avec eux, la fameuse promesse de Simon Icare de monter au ciel. Tout le monde comprenait très-bien que si, par un moyen quelconque, le magicien parvenait à montrer à César une merveille si grande et si désirée, cet homme aurait libre carrière dans tous ses désirs les plus effrénés, et que nulle puissance au monde ne pourrait parvenir à tirer Pierre des griffes cruelles du charlatan. Les Juifs, ses partisans, qui, en ce moment, étaient humiliés par la renommée de Pierre, reprendraient de l'audace et ne craindraient plus de le livrer entre les mains de Simon, vivant ou mort. Hélène, sorcière vaineuse et implacable, tenait déjà en lesse cent limiers tout prêts à se lancer sur l'ennemi détesté de son digne époux. C'est ainsi que les chrétiens tremblaient. On redoublait donc, dans l'Eglise romaine, de prières à Dieu et d'instances pressantes auprès de l'apôtre bien-aimé, pour qu'il se mit en garde contre la terrible tempête. Mais Pierre ne pouvait se résoudre à céder un pouce de terrain dans la bataille qu'il livrait pour le nom et la gloire de Jésus-Christ. Il se défendait donc énergiquement, n'admettait aucune raison et encourageait son âme à la constance. L'auréole du martyr qui lui était promise resplendissait doucement à ses yeux. (1)

Pendant les jours qui précédèrent les jeux Néroniens, Rome était agitée et en proie à une anxiété inexprimable. Dans les théâtres résonnaient

(1) Jean, XXI. 18. S. Ambroise, *Sermon contre Auxence*, n. XIII, édit. Migne. t. II, p. 1010.

les répétitions des chœurs et des joueurs de guitare ; on accordait les instruments pour les scènes ; les chanteurs exerçaient leurs gosiers aux cadences, aux fugues, aux vocalises, aux trilles, aux points d'orgue impossibles ; on ornait les chars pour les courses, on dressait les coursiers destinés au spectacle ; dans les écoles et dans les gymnases, on entendait le fracas des luttes *palestriques*, et, au milieu de ce bruit, le sifflement du fouet des *Eumolpes* ; dans les bibliothèques, les orateurs et les poètes suaient à composer de fastidieuses apologies d'Auguste ; et chaque citoyen attendait anxieusement les impures journées et les nuits impures de l'orgie néronienne. Plusieurs se procuraient les manteaux et les pantouffes à la mode grecque, ou les chlamydes et les couronnes, afin que leurs vêtements fussent en rapport avec la lience grecque transportée à Rome. (1) Le peuple, en flots onduleux, se précipitait pour aller visiter les superbes monuments élevés dans les théâtres, mais les bavardages et l'ardeur populaire s'enflammaient surtout au sujet de l'ascension du nouvel Icare, ascension qui causait une stupeur universelle.

Pudence, dissimulant sa dignité de sénateur (c'était alors une politique nécessaire pour conserver sa vie), apprenait les bruits populaires, soit en se glissant sur la place entre les groupes des plébéiens de bas étage et des piliers de tavernes, soit par le rapport de fidèles explorateurs païens ou chrétiens, qu'il envoyait à la découverte dans les Thermes et dans les boutiques. Démétrius le cynique était son meilleur instrument ; il venait souvent lui rendre compte de ce qu'il avait entendu, car il savait qu'en retour il prendrait place à la table du sénateur, chose qui, même pour un prédicateur de vertu de fine trempe, n'était pas à dédaigner.

— Eh bien ! demandait Pudence en le voyant errer dans l'*atrium* de son palais ; que se passe-t-il sur la place ?

— Des comédies et des parades.

— Mais des parades nouvelles ?

— Non ; du vieux, de l'archi-vieux comme la barbe du dieu Tîbre.

— Je le sais, tu n'auras la langue bien déliée, qu'après avoir humecté ton gosier.

Pudence se tourna vers un *tricliniaire*, qui sortait d'une salle à manger voisine : (2)

— Maure, fait placer un siège en face de moi pour notre Diogène.

Puis revenant vers Démétrius, et lui tirant l'oreille :

(1) Suétone, Néron, 12 ; Domit., 4 ; Tacite, année xiv, 20-21. Même en ce temps-là, les païens honnêtes avaient horreur des excès commis dans les fêtes Quinquennales de Néron, pendant le jour et pendant la nuit : mais quoi ? *Pluribus ipsa licentia placebat, ac tamen honesta nomina prætebant*, et, entre autres excuses, alléguaient l'éducation du peuple ! Nous aussi, nous avons eu de semblables spectacles tout récemment à l'exposition de Paris, et entendu de pareilles raisons. *Nihil sub sole novum !*

(2) Les salles à manger ou cénacles donnaient, pour la plupart, sur l'*atrium* ou cour d'honneur.

—Voyons, lui dit-il, d'où viens-tu ?

—De six cents endroits : du Champ-de-Mars, du portique d'Octavie, du théâtre de Pompée, des thermes d'Agrippa, du cirque de Maxime, du Forum, des carrefours, du Transtévère, des Septa-Julia'...

—Assez ! assez ! grand merci ! Il est heureux que tu ne reviennes pas de l'Arménie et de l'Inde d'une seule traite. Allons, que nous apportes-tu de savoureux ?

—C'est de toi que j'attends le doux et le savoureux ; n'est-il pas l'heure de dîner ?

—Oui, mais non pas l'heure de dîner gratis, dit le Sénateur ; ici l'on n'a pour dîner que du pain et un couteau, si l'on n'apporte pas les nouvelles de la journée.

—Oh ! la bonne plaisanterie ! Mais ne vois-tu pas de tes propres yeux les préparatifs des Quinquennales ? N'entends-tu pas le mugissement des bœufs aux Septa-Julia ? N'entends-tu pas les Pindares et les Homères qui s'évertuent à confire le Jupiter de l'égoût ? N'es-tu pas suffisamment abasourdi par ce tintamarre d'hommes, de femmes, de bêtes et de demi-dieux, qui se parent et se fardent pour aller disputer le prix dans l'arène ? Vous autres seigneurs de la laticlave, couchés mollement dans vos litières, vous ne touchez pas la terre, vous ne savez pas ce que broutent ici-bas les vils mortels. Mais je le sais, moi, qui ai heurté l'un de mes tibias contre les bans du Forum. Que Jupiter foudroie ceux qui les ont placés là !

—Ouf ! ouf ! respire donc un peu ! La belle affaire, qu'une meurtrissure au tibia. En attendant, cela ne t'a pas empêché de jouir de la magnifique vue de la Maison d'Or..

—Puisse t-elle s'écrouler ! déclama le cynique : “ Rome devient une maison de Néron ; faites donc vos paquets, allez à Véies. Mais non : car Véies aussi est englobée dans la maison (1). ”

—Farcès de place publique ! Tu aurais mieux fait de prendre langue sur l'oiseau de demain. Que dit-on du Magicien, au palais ?

—Je ne sais rien, sinon que demain il volera ou il se rompra le cou. Tout le monde le dit.

—Mais y crois-tu, toi ? Serais-tu aussi un nouvel oiseau ?

—Par les dieux ! répondit Démétrius en respirant bruyamment, j'y crois et j'en suis convaincu ! Puisse Simon Icare emporter en croupe son patron avec lui !

—Et où ?

(1) Pasquinade du temps faisant allusion à l'immense étendue de la Maison d'Or, qui embrassait une partie du Palatin, du Cœlius et de l'Esquilin, y compris les vallées qui se trouvent entre eux. Comme le rapporte Suétone, Néron, 39.

Roma comus fiet : Veios migrate, Qu'rites ;

Si non et Veios occupat ista domus.

—Au ciel, au plus haut de l'Olympe, sur les genoux de Jupiter.. pourvu qu'ils prissent, pour y aller, le chemin de la roche Tarpéienne ou des Gémonies, les pauvres petits innocents !

—Il n'y pas de danger ! dit Pudence. Nul ne se cassera la jambe, pas même un petit poussin. Demain matin on cherchera Simon. Simon n'y est pas ! Où est-il allé ? On n'en sait rien. De quel côté a-t-il décampé ? Hum ! Et vous autres, là-bas, dans le Forum, le nez en l'air, vous entendrez un crieur qui trompetera ! “ Quirites, allez-vous en. L'oiseau a battu des ailes, cette nuit : imbéciles, vous qui avez cru en lui. ”

—Quant à cela, non !.. Non, certainement ! Je parie ma tête. Ou voler au ciel ou tomber en enfer : ou le char de Phaéton, ou la barque de Caron ! Tu connais le sire. Lorsqu'il a dit : “ Prenez la lune avec les dents, ” il faut la prendre ; il n'y pas de raison qui tienne.

—Raison ou déraison, si cette nuit l'oiseau s'évapore à petit bruit, s'il prend sa volée, est-ce que vous lui mettez demain un grain de sel sur la queue ?

—Tout est possible, hormi cela. L'affaire se traite entre voleur et filou. Pense que depuis le jour où Icare a débité sa fanfaronnade dans le Forum, jurant et rejurant qu'il volerait au ciel, Néron se l'est tenu pour dit. Maintenant il faut, comme dit le proverbe, ou avaler la pâtée, ou sauter par la fenêtre !

—Quoi ! le tient-il à la chaîne ?

—Oh ! non, il le tient sur l'autel, comme un dieu : mais la porte est fermée à clef. Bref, il garde doucement son poulet en cage. Il a, si tu veux, une mangeoire d'or, un juchoir d'or, de l'or pour nourriture, de l'or partout, mais malheur à lui s'il fait semblant de chercher à sortir de la volière ! Il lui tort le cou sur-le-champ ou le donne aux lions du cirque (1).

—Et Simon, comment prend-il cela ?

—Avec désinvolture, tu le devines ; la désinvolture d'un fin courtisan : il becquette son gésier, il s'épluche, il bat les ailes et il remercie le Sire, feignant d'accepter son encens. Il est enfermé toute la journée avec son auguste ami et lui fait la leçon.

—La leçon ! que lui apprend-il ?

—Tout. Il se targue d'être grammairien, rhétoricien, géomètre,

(1) Nous supposons que Néron tenait le magicien dans un sorte de captivité, et voici pourquoi. Dion Chrysostôme, écrivain contemporain, dit expressément (Discours XXI) : “ Personne ne pouvait contredire Néron en quoi que ce fût, ni répondre que ce qu'il commandait était impossible. De sorte que, s'il avait donné ordre à quelqu'un de voler dans les airs, il fallait qu'il fût obéi même en cela, et l'individu était pendant longtemps retenu et nourri dans le palais impérial, toujours près de lui (Ευδον παρ' αὐτῷ ἐν τοῖς βασιλείοις) comme si effectivement il dut voler. ” Ceci nous paraît une allusion assez probable à l'affaire de Simon le Magicien, et à ce qu'il fut gardé à vue jusqu'au jour de l'entreprise.

peintre, il se connaît en pommade et sait jeter des sorts ; il se fait passer pour funambule, médecin, magicien ; il jure sans cesse qu'il volera (1).

—Bon ! nous allons voir ce qu'il en adviendra, dit Pudence.

Et il se rendit au bain, préliminaire habituel du repas.

Les fidèles en général, qui avaient été tant de fois témoins des enchantements diaboliques de Simon, n'étaient pas exempts de graves soucis, car si l'épreuve réussissait, ce serait au grand détriment de la foi. Leur crainte redoubla et fit battre leurs cœurs lorsque, dans la l'éturgie de la sixième féerie, ils entendirent ordonner dans toutes les assemblées qu'on redoublât de prières et de jeûnes. L'apôtre Pierre parut sans être attendu à l'église de Pudence, et y prescrivit de sa propre bouche la pénitence, particulièrement pour le samedi qui précédait l'ouverture des jeux (2). Mais s'il trouva tous ses enfants disposés à obéir respectueusement à cette injonction, il les trouva insoumis sur un autre point. Après avoir achevé les cérémonies sacrées, au moment où il faisait connaître à Pudence que son intention était de rester chez lui pendant toute la durée des Quinquennales, les principaux chrétiens de Rome l'environnèrent, et, se prosternant à ses pieds, le conjurèrent de sortir de la ville. Les sœurs surtout fondaient en larmes et leurs gémissements auraient attendri le marbre. Les prêtres, comme les simples fidèles, se pressaient autour de l'apôtre, avec une angoisse si amère, que Pierre se sentait presque vaincu.

—Que voulez-vous donc de moi, ô mes enfants ? répondit Pierre ; que je fuie devant la mort ? Mais comment pourrais-je contredire ce que je vous ai tant de fois répété : que la douceur est grande de souffrir pour Jésus-Christ ? Vous le savez, la résurrection vaut mieux que la mort. . . . Puis-je refuser les tourments, après avoir encouragé mes frères à supporter ces tourments, par mes exhortations ? De quoi me servirait de fuir, si le divin Maître m'a promis une passion semblable à la sienne ?

Mais ces âmes affligées, tremblant pour leur cher père, n'admettaient point ces raisons, et, à défaut d'arguments, ils se reprenaient à verser des

(1) Grammaticus, rheto, geometres, pictor, aliptes,

Augur, schænobates, medicus, magus : omnia novit.

Gæculus esuriens in cælum, jusseris, ibit.

Ad summam non Maurus erat, neque Sarmata, nec Thrax,

Qui sumpsit pennas, mediis sed natus Athenis."

Ainsi parle Juvénal (Sat. III, v. 76-90) ; ce poète contemporain semble décrire Simon le Magicien à la cour de Néron, en changeant seulement sa patrie et son nom. Nous inclinons d'autant plus à le croire, que pendant beaucoup de vers qui suivent ceux que nous venons de citer, le poète continue ses allusions mordantes aux turpitudes de Néron, et que, d'un autre côté, cette éthopée poétique de Simon s'accorde parfaitement avec l'histoire.

(2) Le jeûne ordonné par saint Pierre la veille du jour où Simon devait voler dans les airs est une ancienne tradition, rapportée par saint Augustin et dont nous avons déjà parlé.

larmes, de sorte que, dans toute l'assemblée, on n'entendait que des sanglots et des gémissements douloureux. Au milieu de ces pleurs, quelques voix s'écriaient :

—Ainsi donc, ô père, pour ne pas nous quitter pendant quelques jours, vous voulez nous abandonner à jamais? Qui nous défendra contre tant d'embûches si vous nous êtes enlevé? Père, prenez pitié de nous, si vous n'avez pas pitié de vous-même!

Une longue heure se passa au milieu de cette désolation. La journée qui suivit fut une nouvelle série d'attaques. La dernière soirée qui précédait les jeux Néroniens étant arrivée, Pierre se sentit vaincu : vaincu non par les discours, mais par les larmes.

Il se rendit à la séance nocturne et annonça qu'il se rendait au désir universel du clergé et du peuple. A ces mots, une joie bruyante éclata, accompagnée de louanges au Seigneur et d'une allégresse spirituelle. Chacun pensait avoir sauvé son père, par ses propres prières, et en avoir acquis le mérite devant Dieu et devant l'Eglise. L'apôtre mit fin aux démonstrations de joie en commençant la liturgie sacrée. Après avoir distribué le Pain divin, il pria pendant quelque temps, puis se relevant, il dit :

—Frères, je vais partir. Que Jésus-Christ Notre-Seigneur vous conserve dans sa grâce, et que le Saint-Esprit soit avec vous!

—Et avec votre esprit, répondirent tous les assistants.

—Père, nous allons avec vous, crièrent plusieurs voix.

—Non, mes frères : je dois partir seul, et le lieu de ma retraite doit rester inconnu. Vous persévérerez dans la prière, afin que Dieu confonde la témérité de ses ennemis.

Et il sortit de l'église.

A la porte extérieure, il trouva Pudence et les femmes de sa famille agenouillés. Pudencienne, qui était allée chercher le bourdon apostolique, le lui présenta. L'apôtre lui donna, ainsi qu'à toute l'hospitalière famille du sénateur, une tendre bénédiction, et, affermissant ses pas à l'aide du bourdon, il s'éloigna avec rapidité. (1)

VII.—LE VOL ET LA CHUTE.

L'aurore tant désirée qui annonçait l'ouverture des jeux Néroniens se levait enfin, et la plèbe romaine, ainsi que son maître, se souvenaient de la promesse de Simon Icare. Quoique le fameux vol ne fut annoncé que pour midi, le Forum commença, dès la troisième heure, à se remplir d'une

(1) Les paroles de saint Pierre et celles des fidèles, prononcées dans cette circonstance, sont rapportées par saint Ambroise ou par l'auteur, quel qu'il soit, de la *Ruine de Jérusalem*, II, 2, qui conclut ainsi : *Victus fletibus Petrus, cessit : promisit se urbe egressurum. Proxima nocte salatis fratribus et celebrata oratione* (l'Εὐχὴ des Grecs, liturgie sacrée; S. Messe), *proficisci solus cepit.*

foule inusitée. César avait déjà quitté sa couche moelleuse. Simplement vêtu d'une robe de dessous, avec une cravate négligemment nouée autour du cou, sans ceinture, sans chaussure, (1) il se promenait sous les arcades de la royale Palatine. Il causait familièrement avec Simon, et, de temps à autre, il se mettait aux balcons qui donnaient sur la Voie Sacrée et sur le Forum, examinant le flux du peuple toujours croissant. Parfois, il s'arrêtait tout à coup et disait à son ami, en lui montrant le Capitole :

—Fais attention ! il est d'une hauteur raisonnable

Et Simon répondait :

—Je l'ai mesuré. Je monterai plus haut encore. Vois-tu, César, ce nuage qui flotte là-haut, au-dessus de ton colosse ? Il m'attend. Mais souviens-toi sur la terre de faire justice de mes calomnieurs. Nous nous reverrons, lorsque tu m'attendras le moins. La terre et le ciel sont tour à tour ma demeure.

Ainsi parlait le Magicien dont le visage affectait une assurance inébranlable, tandis que son cœur était rongé par un dépit amer, à cause de la défiance mal dissimulée d'Auguste. Son âme superbe et orgueilleuse éprouvait une blessure non moins cruelle en pensant à la renommée, plus florissante de jour en jour, dans laquelle il laissait Pierre. Il délibéra cent fois s'il ne demanderait pas à Néron, avant de monter au Capitole, le sang de son ennemi ; cent fois il se décida pour l'affirmative, et cent fois il retint l'expression de ce désir entre ses dents. Il lui répugnait de paraître craindre un homme du vulgaire. (2)

—En outre, disait-il, Pierre est caché ; peut-être est-il loin de Rome ? Sortons avec honneur de l'entreprise de ce jour, et plus tard ce sera un jeu pour moi que d'écraser ce misérable.

Il se faisait déjà tard. Le Forum devenait un océan de têtes humaines, et la foule augmentait encore à chaque instant. Outre la voie Sacrée qui roulait un fleuve de monde, la voie Neuve, les ruelles Turaria, Jugaria, Tusca et Mamertina, enfin tous les débouchés regorgeaient de peuple. Les portiques des basiliques, les perrons des temples capitolins étaient couverts de spectateurs ; les lucarnes, les belvédères et l'étendue des toits jusqu'au delà des Forums de César et d'Auguste fourmillaient de curieux qui demandaient leare à grands cris. Alors Simon, suivi de César, se dirigea vers la colonnade qui joignait le Palatin au Capitole, en longeant un des côtés de la basilique Julienne. Arrivé là, de la hauteur, il harangua la multitude immense en faisant des gestes magnifiques, et, prononçant de ronflantes paroles, il prit congé pour l'Olympe. Ses com-

(1) *Adeo pudendus (Nero), ut....plerumque synthesinam indutus, ligato circa collum sudario, proterit in publicum, sine cinctu et discalceatus.* (Suctone, Néron, n. 51 ; Dion Cass. *Histoire romaine*, LXIII, 15.)

(2) *Torquebatur magnus Apostoli (Petri) gloria.* *Histoire de la ruine de Jérusalem*, II, 3, dans les *Œuvres de Saint-Ambroise*.

pagnons et ses disciples les plus dévoués, l'attendaient au bas de l'escalier et le reçurent avec une salve d'applaudissements, répétés par les tourbe du Forum. Alors, comme pour mettre un frein à sa présomption, il vit se dresser juste devant lui la roche Tarpéienne, mais il secoua le frisson glacé qui parcourut ses membres, et raffermi son âme dans sa témérité impie, en s'abandonnant au démon avec lequel il avait juré des pactes de ténèbres.

Il commença à gravir lentement les pentes du Capitole et de la Voie Sacrée. (1) Il portait un grand manteau de philosophe, blanc comme la neige ; il était couronné de laurier et entouré d'un nombreux cortège de disciples et de sacrificateurs. Il s'avancait superbe, et s'arrêtait de moment en moment devant la foule rangée sur son passage, pour lui offrir le spectacle de sa présence. Il portait haut son front, qui semblait resplendir d'une sombre majesté, et, découvrant dans la foule des Juifs crédules, il leur disait :

— Je monte vers le Père : restez-moi fidèles, et je vous préparerai un siège au pied de mon trône. De là, je verserai sur mes élus, au ciel et sur la terre, mes divines richesses.

Parfois, il ajoutait d'un air menaçant :

— Malheur, éternel malheur aux insolents chrétiens ! Je leur laisse ma malédiction !

Il jurait aux plus fanatiques :

— En vérité, je vous le dis : qui croit en moi, ne verra pas la vieillesse et ne goûtera pas la mort ; en moi est la fontaine de la vie éternelle.

Il répétait avec orgueil à tout le monde :

— Souvenez-vous que vous voyez le Verbe de Dieu, et il posait la main sur sa poitrine : je suis le spécieux, je suis le paraclète, je suis le Tout-Puissant, je suis le grand pain, le Tout de Dieu.

La multitude, toujours aveugle, se jetait à ses pieds et baisait le bord de son manteau. (2) C'est ainsi que blasphémant son Créateur et son Sau-

(1) *Conscendit statuto pie montem Capitolinum.* (Ibidem, lieu cité.) Suétone, Caligula, n. 22, parle de la loge qui joignait la demeure des Césars au Capitole. Il paraît que cette loge passait sur la nef latérale de la basilique Julienne, et que c'est de cet endroit que Caligula jetait des pièces de monnaie au peuple, comme le rapporte Suétone, n. 37. Pour compléter le passage, on construisit aussi un pont en viaduc, qui, s'il existait encore, traverserait la rue de la Consolation. Mais ce pont étant tombé peu de temps après, on était forcé, sous Néron, de descendre par l'escalier intérieur de la basilique, d'entrer dans le Forum, et de prendre ensuite la montée ordinaire, c'est-à-dire la plus rapprochée des deux rampes, appelée le *clivus Capitolinus*.

(2) Les promesses, les menaces et les blasphèmes de Simon, sa couronne de laurier et les applaudissements populaires sont mentionnés dans les Constitutions apostoliques, vi, 9 ; dans l'Histoire de la Ruine de Jérusalem, c. 1. ; dans saint Justin, 1, Apologie chrétienne, n. 26 ; S. Jérôme, S. Matthieu, c. xxiv, 5 ; Maxime de Turin, Homélie LXXII, édit. Migne ; Isid. de Séville, Chronique, édit. Migne, t. III.

veur, reniant le Judaïsme et le paganisme, apostat et hérésiarque, émule de Lucifer, le maudit montait. Il entra dans le Capitole par la porte Saturnia, passa sous l'arc de Scipion et sous l'arc de Néron et apparut sur le palier de l'escalier de Jupiter Capitolin. Là, au milieu du silence religieux du peuple qui l'admirait de toutes parts, Simon sacrifia un taureau blanc à Jupiter. (1) Après cela, il congédia ses compagnons, excepté les plus discrets et les plus entendus dans la théurgie diabolique, et se retirant dans le bois de l'Asile, il commença l'œuvre de ses exécra- bles conjurations. (2)

Le soleil serein brillait dans les hauteurs du ciel ; il était presque arrivé à la moitié de sa carrière. Mais, du sommet de la montagne, commença à s'élever un nuage sombre et épais, bordé de fumée et déchiré par des éclairs d'une lumière sinistre. A travers ce nuage artificiel, on vit s'avancer, jusqu'au bord extrême de la roche Tarpéienne, un quadrigé de feu, traîné par quatre coursiers ailés étincelants. Simon y monta triomphalement et s'y tint debout, la tête entourée d'un nimbe lumineux. Sa main gauche soutenait les rênes, et sa droite montrait le ciel. Sous ses aisselles, avaient subitement poussé deux grandes ailes, resplendissantes de mille couleurs et de mille perles précieuses, sur les plumes desquelles brillaient toutes les richesses de l'arc-en-ciel. Dans le Forum, toutes les lèvres étaient rendues muettes par une sainte horreur, et c'était à peine si l'on osait lever l'index, pour se montrer réciproquement le prodige. Néron, lui-même, placé sur le balcon le plus en saillie de la loge Palatine, et garantissant ses yeux avec la main, fixait son regard sur le dieu sans remuer la paupière. Icare vint placer son char à l'extrême pointe de la roche, un nuage l'enveloppa, et, de ce nuage, on vit le quadrigé flamboyant s'élançer et s'élever dans les champs du ciel. Les chevaux semblaient courir impétueusement à travers le liquide horizon et nager sans obstacles dans leur propre élément. Alors tous les assistants poussèrent un cri immense, et cette foule, enivrée de cette merveille, applaudit avec frénésie et fit entendre des exclamations qui montèrent jusqu'aux étoiles. Beaucoup de gens se prosternaient contre terre, comme s'ils eussent été en présence d'une divinité, et, lorsqu'ils se relevaient, ils portaient à leurs lèvres le bout de leurs doigts, envoyant dans les airs, sous forme de baisers, l'hommage de leur adoration. Les mères levaient vers le ciel leurs petits enfants, pour qu'ils pussent recueillir les der-

(1) Le récit d'un sacrifice d'un taureau blanc, offert par Simon, se trouve dans l'*Épître des Actes de saint Pierre*, n. 54. (Œuvres de saint Clément, édit. Migne, t. II).

(2) *Collegit sese, atque omnem excitans suorum carminum potentiam*, etc. Ainsi parle l'auteur de la *Ruine de Jérusalem*, c. 1. Le bois de l'Asile n'était formé que de quelques troncs d'arbres sur l'emplacement de la place actuelle du Capitole ; l'escalier de Jupiter Capitolin doit coïncider à peu près avec celui qui monte de la place susdite à l'Ara-Cœli ; au pied de l'escalier s'élevait l'arc de Néron.

nières influences du dieu qui s'envolait. Les disciples du magicien mêlaient leur joie bruyante à celle qui éclatait de toutes parts.

Au milieu d'une si grande émotion, parmi tant de cris et de gestes, personne ne faisait attention au vieillard à cheveux blancs, au visage sévère et au regard terrible, qui se tenait à deux genoux courbé sur une grande pierre, placé en face du vestibule de la royale maison Palatine. Ce vieillard tenait ses deux mains jointes appuyées sur un bourdon de pèlerin et restait immobile ; mais, de moment en moment, il levait les yeux au ciel et murmurait une parole. Simon planait au haut des airs et se tenait en équilibre, au-dessus de la tête même de Néron. Le vieillard, c'était Pierre, se leva et étendit les mains dans l'acte de la prière ; ce mouvement à peine produit changea complètement la scène. La flamme qui enveloppait le prodige s'éteignit. On entendit un bruit semblable à un éclat de tonnerre, et tous les yeux, levés vers le ciel, virent le char et ses coursiers s'en aller en fumée. Aussitôt, celui qui planait dans les airs, fut précipité en tournoyant à travers l'espace, vint se heurter en tombant contre une saillie du balcon où était César, roula sur les dalles aux pieds du vieillard (1), et resta étendu par terre, à moitié couvert de son manteau et de son sang.

(1) Il est inutile d'insister sur la possibilité du vol de Simon le Magicien, car de nombreux écrivains l'attestent et le rapportent avec plus ou moins de détails. Il est à remarquer, au contraire, que trois écrivains païens contemporains, et un quatrième postérieur de peu de temps, semblent y faire ouvertement allusion. Suétone rapporte (Néron, 13), que certain leare, essayant de voler dans les airs, en fut précipité et arrosa Néron de son sang ; Juvénal (Sat. III, vers 74 et suivants), parle d'un Panurge qui fait le funambule, l'augure, le magicien, et enfin, *qui in caelum ibit...sumpsit pennas* ; Dion Chrysostôme (Oraison 21) rappelle les ordres cruels de Néron, qui forçait certaines gens à voler ; Lucien (Philos. 13-14), cite un Hyperborée, auquel il attribue les mêmes prestiges que les saints Pères ont attribués à Simon, y compris la sorcellerie de l'image d'un enfant, et le vol dans les airs. Disons maintenant un mot du fondement sur lequel reposent les circonstances que nous avons introduites dans notre récit. C'était en plein midi (Constitutions apostoliques, VI, 9 ; S. Isidore de Séville, c. 1) ; au Capitole, à l'extrême arrête de la Roche Tarpéienne (Ruine de Jérusalem, c. 1), on vit briller des flammes, puis le char de feu ; des démons le portaient ; Simon avait des ailes, et sa chute eut lieu aussitôt après la prière de Pierre, en présence de Néron (Const. apostol., c. 1, et les autres livres Clémentins dans plusieurs passages. Arnobe *Contre les Gentils*, II, 12, cite ces faits comme publics et incontestables pour les païens. Citons aussi saint Cyrille de Jérus. *Catéchisme*, VI, 15. Saint Maxime de Turin, c. 1. *Poèmes*, dans les œuvres de Tertullien, édition Migne, t. II, p. 1659 ; Sulpice Sévère, *Histoire sacrée*, t. II, 28 ; Saint Epiphane, *Hérésies*, XXI, 5 ; Saint Philastre, *Hérésies*, 29 ; Théodoret, *Heret. Fab.* I, 1 ; Saint Isidore, *Epître* I, 13, édit Migne ; Draconzius, poète du IV^e siècle, *Poème sur Dieu*, III, vers 217-241, etc. Dans la basilique vaticane, où chaque œuvre est réglée par la science ecclésiastique la plus exquise, on n'hésita pas à admettre pour tableau d'un autel mineur l'histoire de Simon le Magicien, précipité du haut par les prières de saint Pierre. La peinture est exécutée sur une plaque de lavagne (1) ; c'est une des meilleures œuvres de Vanni. Le tableau a été placé en cet endroit comme un souvenir de l'événement et une menace contre les ennemis de l'enseignement apostolique. On tenta jadis d'y substituer une mosaïque, représentant le pouvoir des Clefs, chose dont on parla beaucoup à cette époque. Le conseil de la fabrique avait pris cette décision, et le dessin avait déjà été commandé au peintre Philippe Agricola. Toutefois, le projet n'eut pas d'autre suite, et les dévots à saint Pierre font des vœux pour que la peinture antique soit conservée.

(1) Espèce d'ardoise qu'on trouve près de Naples.

—Il est mort !

—Non, il remue encore.

—Il vit !

—Il est mort !

Ainsi criaient tous les spectateurs d'alentour ; et ces cris se répandaient de bouche en bouche, mais avec des sentiments divers. Les uns plaignaient le magicien, les autres se réjouissaient, d'autres se moquaient de lui. Ces derniers furent bientôt en majorité : la fable d'Icare et celle d'Apsès (1) étaient sur toutes les lèvres. Néron, sans vouloir prendre de plus amples informations, sans même jeter un dernier regard sur le dieu déplumé, lui tourna le dos et demanda d'autres habits, car ceux qu'il portait étaient tachés du sang de Simon, qui avait jailli au moment où il s'abîmait sur le pavé. Tout le monde s'éloignait silencieux et désenchanté ; par les rues où la foule s'écoulait, on entendait un murmure sombre et confus : tous étaient honteux de leur crédulité.

Ceux qui avaient vu le vieillard prier à genoux, puis se lever tout à coup, et au même instant Icare tomber à ses pieds, revenus de leur première stupeur, commencèrent à se dire les uns aux autres :

—Que faisait-il donc là ce vieillard si attentif ?

—Avez-vous remarqué qu'il s'est redressé subitement comme une bête fauve ?

—Ne serait-il pas un ennemi d'Icare, un sorcier ?

—Certes, son visage sombre me le ferait croire.

—Retournons sur nos pas, allons voir !

Ils revinrent en effet, cherchèrent l'endroit, étudièrent le terrain : le vieillard s'était perdu dans la foule.

—Ah ! voilà la pierre sur laquelle il se tenait, s'écria l'un d'eux ; je me trouvais placé près de lui : voici le sang d'Icare.

—Oh ! voyez ces trous, les genoux du vieillard ont creusé la pierre.

Un homme de la troupe plaça ses genoux dans les creux, et s'écria :

—Quel prodige ! les deux genoux sont gravés dans le granit. Mais, par Hercule ! cette pierre est pourtant semblable à toutes les autres de la voie. . . Toutes sont unies et lisses, excepté celle-ci !

—C'est un sorcier ! Sus au Magicien (2) !

(1) Apsès de Lybie tenta aussi de se faire dieu. Son histoire mythologique est rapportée, à propos de Simon le Magicien, dans les *philosophumena*, VI c. 1, 18.

(2) La place où se trouvait saint Pierre, *fixis genibus*, comme le disait saint Maxime de Turin, c. 1, et les bras étendus, selon les *renseignements*, c. 1, n'était pas un théâtre, proprement dit. Ce mot théâtre, employé par les écrivains, doit être pris ici pour un lieu quelconque, consacré pour un moment à un spectacle. Saint Epiphane nous apprend que cet endroit se trouvait au milieu de la ville : *εν μέση τῆ τῶν Ρωμαίων πόλει*. Par la tradition romaine, nous savons que la place exacte du miracle est le lieu qu'occupe maintenant Sainte-Marie-Nouvelle, vulgairement appelée Sainte-Françoise-Romaine ; située juste vis-à-vis de l'accès principal du Palatin. Or, quoique cet accès donnât sur la voie Sacrée et non sur le Forum, on peut très-bien admettre que Néron, du haut d'une terrasse, pût voir le vol de Simon qui commençait à monter dans les airs, de ce point très-élevé du Capitole. Cette tradition est très-ancienne, puisque saint Paul Ier, pape, y fit élever une église, *in quo loco*

Pierre était déjà loin. Bien avant le jour, il était sorti de la maison de Pudence, et marchant d'un bon pas, il s'était dirigé vers la porte Capène, et, par la voie Appienne, avait passé l'Almone(1) au lever de l'aurore. Il marchait tellement absorbé en lui-même qu'il ne voyait rien de ce qui l'entourait. Toutes ses pensées étaient concentrées sur le choix du lieu de son refuge. Il se décidait tantôt en faveur des Herniques, tantôt il penchait pour le *Latium*, tantôt un désir invincible le poussait vers les florissantes colonies chrétiennes de la Campanie où son cœur se reposait au milieu de ses enfants de Naples et de Pouzzoles. Mais tout à coup, il se sentit comme envahi par la présence divine, et levant les yeux sur l'étendue de la route, il vit son divin Sauveur venir à sa rencontre, du pas d'un voyageur pressé et portant sur son visage cette expression de bienveillante familiarité, avec laquelle durant sa carrière mortelle, il conversait avec ses disciples.

— Seigneur ! s'écria Pierre consolé par cette vision ; où allez-vous ?

En prononçant ces mots, il tomba à genoux aux pieds du souverain maître, qui répondit :

— Je vais à Rome, pour être crucifié de nouveau.

Il disparut. Une lumière d'en haut, à ces mots, éclaira l'esprit de Pierre. Il comprit que sa condescendance à s'éloigner de Rome n'était pas agréable au ciel. Après avoir longtemps prié et pleuré sur la route où les pas divins avaient laissé leur empreinte, il retourna en arrière, rentra dans la ville, désirant plus que jamais le martyre qui lui avait été promis (2). Il revenait pour mourir et son pas était ferme et accéléré : il ne s'arrêta que lorsqu'il fut parvenu au centre du Forum. Là, se confiant dans la parole du Maître, il attendit l'ennemi qu'il avait tant de fois vaincu, et il le défit pour la dernière fois.

Le soir de ce jour, qui était un dimanche, on racontait diversement dans les églises de Rome ce qui était arrivé. La chute mortelle de Simon le magicien était universellement attribuée aux prières de Pierre et de Paul. Mais comment concilier les nouvelles si différentes apportées par quelques fidèles ? Les uns affirmaient qu'ils avaient vu l'apôtre, prendre la voie Appienne, se dirigeant vers Naples ; les autres l'avaient rencontré sur la voie Appienne où il allait entrer à Rome. Un bruit confus et incertain se répandait parmi les Juifs et courait de bouche en bouche : Pierre, disait-on, s'était trouvé sur la voie Sacrée, en face de César : les disciples de Simon prétendaient l'avoir vu se perdre dans la foule, au moment même où il relevait le corps de leur maître. On allait jusqu'à dire que Pierre avait été arrêté par ordre de Néron et jeté, comme Paul, dans la prison Mamertine. Personne ne savait la vérité. Pierre ne paraissait point et ne donnait aucune nouvelle. Néron, qui avait déjà oublié son ami Simon ou Icare, pressait les préparatifs de son départ pour l'Achaïe.

(A continuer.)

usque hactenus (donc c'était en 767 comme de nos jours) *eorum genua pro testimonio postremo venturae generationis in quodam fortissimo silice licet esse noscuntur designata* (Anastase, *Vita Rom. Pontif. S. Paulus*.) Avant saint Athanase, il est parlé de ce caillou vénéré dans saint Grégoire de Tours (*Mirac.* 1, 28), qui mourut en 595.

(1) L'Almone est une petite rivière qui se décharge dans le Tibre et que l'on nomme actuellement l'*Acquataccio* (vilaine eau.)

(2) La vision de St. Pierre sur la voie Appienne est rapportée par l'auteur de la *Ruine de Jérusalem*, c. 1 ; par St. Ambroise, *Sermon contre Auxence*, n° 3, édition citée par la tradition de l'Eglise romaine, qui jusqu'à présent en vénère la place, et par l'église qu'on y a érigée, sous le titre de *Domine quo vadis*, ou de Sainte-Marie-des-Traces. En effet, les traces du Sauveur restèrent empreints sur une pierre vénérée dans l'antiquité, et que l'on conserve aujourd'hui dans la basilique de Saint-Sébastien.